LUGDUNUM
MUSÉE & THÉÂTRES ROMAINS

Dossier pédagogique

SOMMAIRE

L'aboutissement d'un grand projet .....P. 2

L'histoire des collections archéologiques de Lyon.....P. 4

Le site archéologique.....P. 5

Plan du musée/les objets à ne pas manquer.....P. 7

Frise chronologique.....P. 8

Boite à outils.....P. 24

SOMMAIRE

Approfondir la visite :

7 fiches thématiques :

Lyon avant *Lugdunum*.....P.10
Urbanisme et monuments..P.12
Citoyens de *Lugdunum*.....P.13
Eau.....P.15
Cultes et dieux.....P.17
Jeux et spectacles.....P.19
Commerce et artisanat..... .P.22

7 fiches objets :

Jars, char et cols d'amphores.....P. 11
Monuments et archi ?.....P.13
La Table claudienne.....P.15
La pompe romaine.....P.17
Les dieux.....P.19
La mosaïque des jeux du cirque.....P.21
Inscription, ensemble en verre et dolia.....P.23

Le dossier pédagogique a été conçu pour préparer ou prolonger la visite du musée. Il s'adresse aux enseignants ou formateurs ainsi qu'aux élèves de secondaire qui mènent une recherche autonome.
Le dossier s'adresse aussi à tous les visiteurs curieux de compléter leur découverte des collections et de répondre plus précisément à certaines de leurs interrogations.

GRANDLYON
la métropole

L'aboutissement d'un grand projet

C'est en 1957, alors que se prépare l'année du bimillénaire de Lyon (1958) qu'apparait pour la première fois l'idée d'un musée de la civilisation gallo-romaine destiné à regrouper dans un lieu unique, des collections éparses.
La création du musée s'inscrit dans une logique de mise en place d'équipements culturels, répondant au destin international que veut se donner la ville de Lyon.
Le musée prendra place sur la colline de Fourvière, sur le site même qui vit naître la ville romaine de *Lugdunum*. Au début des années 1960, le projet commence à prendre forme : il est confié à l'architecte Bernard Zehrfuss. Après deux années de travaux préalables, la construction du musée commencée en 1972, s'achève avec son inauguration le 15 novembre 1975.

Un musée « caché » au cœur du site

Dès le départ, le parti pris de l'architecte est celui d'un musée de site caché dans la colline qui puisse être une introduction ou un prolongement à la visite du parc archéologique. On peut y voir également une métaphore du travail souterrain de l'archéologue.
La colline est taillée et un volume principal de 60m de long, 18m de hauteur et 31m de profondeur est enterré.
À l'extérieur, le musée se fond dans le paysage, seules deux grandes baies sont visibles, les « canons à lumière », inspirés des créations de Le Corbusier.
À l'intérieur, l'ouverture sur le site permet de placer le parc archéologique au cœur même du parcours des collections du musée qui se déploie sur 8000 m^2.

Un parcours à travers le temps

L'architecture, volontairement très sobre, met en valeur les œuvres et favorise des correspondances spatiales et thématiques. L'utilisation du béton brut focalise le regard du visiteur sur les œuvres.
Les espaces d'expositions des collections du musée s'organisent autour d'une large rampe hélicoïdale. Le tout forme « un vaisseau » de 120 m de long, 30 m de large et 20 m de haut.
Le système des salles est délaissé au profit de celui d'espaces ouverts délimités par des cloisons basses. Les collections sont regroupées autour de 21 thèmes. Chacun de ces thèmes est organisé à partir d'un objet emblématique, les autres objets complètent le propos de chaque espace.
La structure du bâtiment invite à une visite complète du musée selon un cheminement naturel suggéré par la descente.

ZOOM
Bernard Zehrfuss (1911-1996) : Un architecte au service de la modernité

Bernard Zehrfuss entre à l'école Nationale Supérieure des Beaux-Arts à 17 ans. Il est grand prix de Rome en 1939. Mais la guerre contrarie le cours des choses et au lieu de séjourner à la villa Médicis, il participe au conflit en Syrie. C'est alors qu'il découvre les écrits de Le Corbusier. Cette « révélation fantastique » l'oriente vers le mouvement moderne. Urbaniste, puis architecte, Bernard Zehrfuss succède à la génération des initiateurs comme Perret et Le Corbusier qui vulgarisent l'utilisation de matériaux nouveaux. Bernard Zehrfuss est un précurseur de l'emploi de l'aluminium et du béton précontraint.
Son parcours est emblématique des « Trente Glorieuses » marquées par l'urgence de la reconstruction, la persistance de la crise du logement et la déficience de l'urbanisme national. Sa participation à des œuvres majeurs comme l'usine Renault de Flins, le Palais des expositions du CNIT à la défense et le siège de l'UNESCO à Paris, lui confèrent un statut de « porte-drapeau » de l'architecture moderne.

Bernard Zehrfuss en 1991 ? au pied de l'escalier d'accès aux collections.
Le musée gallo-romain de Lyon est la dernière grande réalisation de l'architecte et selon lui, sa plus grande réussite.

Les grandes heures de l'archéologie lyonnaise

« Les pierres parlent dans tous les coins de nos rues, pour nous instruire de ce que cette ville était sous la domination des romains ». Cette phrase écrite en 1673 par Jacob Spon, médecin né à Lyon, exprime bien l'importance du passé romain de Lyon. Enfouis dans le sol, ou bien, comme de nombreux blocs de pierre, remployés dans les constructions postérieurs, les vestiges archéologiques font, dès le XVIème siècle, l'objet de plusieurs inventaires. Au fur et à mesure des démolitions, les blocs inscrits rejoignent les premiers « cabinets d'antiques » constitués par des particuliers ou des institutions religieuses.

En 1528, Roland Gribaux, marchand drapier lyonnais, décide de bâtir une maison de campagne à l'emplacement d'une vigne qu'il possède sur les pentes de la Croix-Rousse. Au cours des travaux, il met au jour deux fragments d'une plaque de bronze monumentale, aujourd'hui appelée Table Claudienne. Dans les années 1550, Claude Bellièvre, magistrat lyonnais féru d'archéologie et d'Histoire, fait acheter cette table par la ville de Lyon. Cette acquisition constitue le point de départ de ses collections publiques archéologiques.

Il faut néanmoins attendre 1801 et la création du musée des Beaux-Arts pour que les vestiges archéologiques soient enfin centralisés. La multiplication des chantiers urbains qui détruisent les anciens bâtiments et perforent le sous-sol, engendre de nombreuses découvertes fortuites. Monnaies, inscriptions, pièces d'architecture, armes, outils, céramiques et mosaïques, viennent alors enrichir les collections du musée tout au long du XIXème siècle.

Si les découvertes fortuites constituent l'essentiel des collections, certains chercheurs conduisent des fouilles urbaines à des fins purement archéologiques. Ainsi, François Artaud, premier conservateur du musée, est aujourd'hui encore considéré comme précurseur en la matière. Il sonde notamment les vestiges visibles sur la colline de Fourvière et surveille les chantiers de construction d'un œil véritablement scientifique.

En 1885, Auguste Allmer et Paul Dissard, alors conservateurs du musée, fouillent un vaste ensemble funéraire situé dans le quartier de Trion à Fourvière et recueillent des inscriptions ainsi qu'un important lot d'objets dont ils réalisent une publication exhaustive.

Au début du XXème siècle, l'Association lyonnaise de recherches archéologiques est fondée par Camille Germain de Montozan et Philippe Fabia, deux universitaires qui conduisent plusieurs campagnes de fouille sur la colline de Fourvière entre 1911 et 1933. La Mosaïque aux Swastikas, découverte intacte, entre alors dans les collections en 1913.

En 1933, la Ville de Lyon entreprend le dégagement complet du monument antique visible sur la colline de Fourvière afin de s'avoir s'il s'agit d'un amphithéâtre ou d'un théâtre (cf. p…) et dès 1935, il apparait que le monument inconnu est bien un théâtre. Il faut attendre la fin des années 1950 pour que l'amphithéâtre soit découvert et fouillé sur les pentes de la Croix-Rousse.

Avec la multiplication des grands travaux d'aménagement du territoire et de constructions (autoroutes, lignes de voies ferrées,…) Le début des années 1970 connait une importante mutation de l'archéologie concernant l'organisation des recherches mais également les méthodes de fouille.

L'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales (AFAN) est alors créée en 1973. Son objectif est de gérer les budgets du Ministère de la Culture pour les fouilles archéologiques d'abord programmées puis, dès la fin de la décennie, de sauvetage. Elle joue le rôle d'intermédiaire entre les chercheurs, l'État et les aménageurs.

À partir de 1974, les travaux archéologiques menés dans le quartier de la rue des Farges sur la colline de Fourvière à Lyon, sont d'emblée considérés comme étant la première fouille de sauvetage de Lyon mais également la première à avoir été réalisée en stratigraphie. Les bénéfices d'une fouille menée par un spécialiste en céramologie (A. Desbat) ont été très rapidement récoltés, et les études universitaires et publications sur des catégories de céramiques ou des dépôts importants se sont multipliées. La rue des Farges s'est ainsi imposée comme site de référence pour l'étude de la céramique antique à Lyon. C'est encore aujourd'hui le site dont la céramique est la mieux étudiée, l'inventaire du matériel restant l'un des plus avancés et des plus accessibles. En outre, la construction de la première ligne de métro dans la Presqu'île en 1975, fait alors prendre conscience de la faiblesse des moyens et du manque d'organisation de l'archéologie. Une énorme tranchée à ciel ouvert creusée entre la gare de Perrache et la place Bellecour, éventre l'un des quartiers les plus riches de la ville romaine, sans aucune fouille préalable. Le manque de résultat au regard de l'ampleur des destructions illustra l'importance de passer du stade de fouille de sauvetage à celui d'une archéologie préventive.

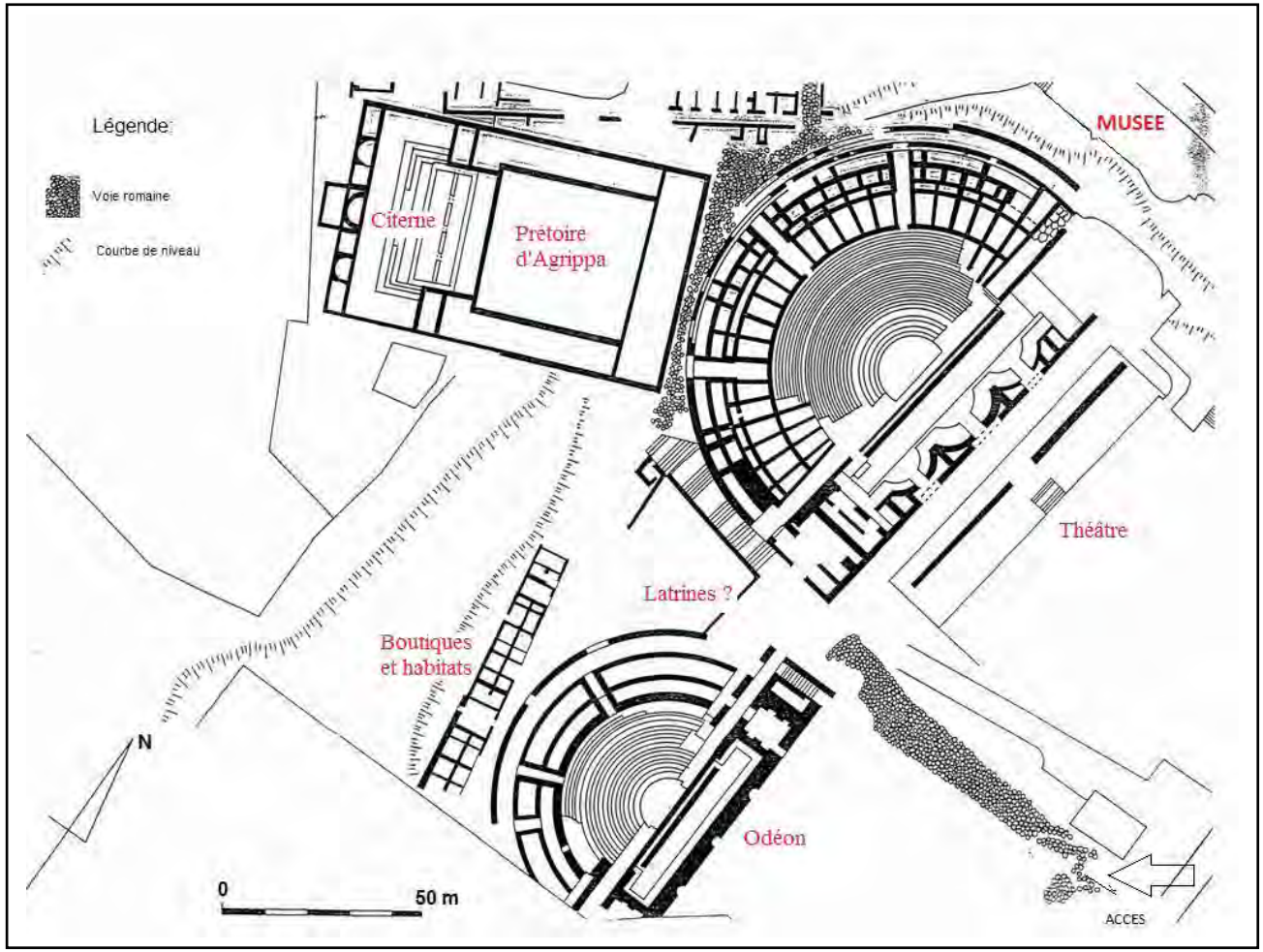
Le décret n°86-192 du 5 février 1986 généralise la réalisation des fouilles préventives, grâce à la consultation des conservateurs régionaux de l'archéologie sur tout permis de construire, prévoyant un affouillement dans une zone de risques archéologiques. Un périmètre dit « sensible » est alors délimité et la profession d'archéologue y gagne en stabilité.

En 2001, une loi est adoptée pour instaurer une redevance pour financer les diagnostics et les fouilles préventives et pour créer un nouvel établissement public (et non plus une association) qui reprendra les missions de l'AFAN. L'INRAP voit officiellement le jour le 1er février 2002. Ses chercheurs deviennent des agents contractuels de droit public. Si l'INRAP reste responsable des diagnostics et de la décision des interventions, depuis la loi du 1er août 2003, les fouilles sont soumises à la concurrence et peuvent être réalisées par des opérateurs publics et privés (sous le contrôle de l'État).

Parmi les fouilles lyonnaises les plus spectaculaires de ces 30 dernières années, on peut citer celles du clos du Verbe Incarné, qui ont eu lieu au cours des années 1980 où furent mis au jour les vestiges d'un temple et de plusieurs îlots d'habitations, celle du parc Saint-Georges, réalisée au début des années 2000 à proximité du port de Lugdunum, où furent découverts pas moins de six embarcations romaines, accompagnées de très nombreux vestiges du commerce fluvial, celle de l'hôpital de Fourvière en 2010 qui permis de mettre au jour un quartier urbain qui couvre sur une superficie d'un hectare ou encore celle de l'Antiquaille, réalisée entre 2011 et 2012 qui livre des vestiges témoignant d'une occupation au cours des deux premiers siècles ap. J.-C.

Le site archéologique

Avec ses deux théâtres, ce quartier était l'un des plus animés de la ville gallo-romaine, mais à la fin du IIIe siècle apr. J.C., le site est abandonné et transformé en carrière.
La quête de l'amphithéâtre est à l'origine des vastes fouilles qui se développent de 1933 jusqu'au début des années 1980. Depuis longtemps on tentait de localiser ce monument. En 1933, le chantier fut d'abord dirigé par Pierre Wuilleumier, puis à partir du début des années 1950, par Amable Audin (1899-1990). Dès 1935, il apparut que le monument inconnu était un théâtre, qui fut entièrement dégagé. Les fouilles s'étendirent dans le même temps au petit théâtre voisin, identifié depuis comme un odéon. Les deux édifices sont par la suite restaurés entre 1953 et 1965. Les vestiges d'un troisième édifice, d'abord considéré comme « le sanctuaire de Cybèle » puis comme une maison à péristyle dite « prétoire d'Agrippa », furent à leur tour mis au jour, ainsi que des rues, des boutiques,…
Aujourd'hui, le théâtre et l'odéon reprennent vie lors du festival des Nuits de Fourvière qui a lieu chaque été depuis 1946.



Un patrimoine protégé

Les vestiges du site archéologique ont été classés Monuments Historiques :

- L'odéon en 1905
- Le théâtre en 1933
- La citerne en 1960
- Le « Sanctuaire de Cybèle » en 1983

Le site archéologique est compris dans le périmètre du site historique de Lyon inscrit au Patrimoine Mondial de l'UNESCO en 1998.

La citerne

Dimension : 26 x 9 m

Construction : Ier siècle apr. J.C.

Alimenté par l'aqueduc du Gier, une grande citerne était installée dans la cour de l'édifice public au point culminant du site (287.5 m).

La partie aujourd'hui visible correspond à la partie inférieure, enterrée, d'une vaste citerne à deux niveaux dont les chambres supérieurs ont disparus.
Sa capacité est estimée à 700 $m^{3.}$

Le prétoire d'Agrippa

Vaste édifice public et résidentiel de 37 m x 62 m au sommet de la colline datant des années 20 avt J.C.

Probablement construit au moment du passage d'Agrippa, alors gouverneur de la Gaule.

Il devait s'agir de sa résidence personnelle lors de ses déplacements à Lugdunum.
Le plan de cette demeure devait être celui d'une grande maison à ***atrium**** et ***péristyle****.

L'aménagement d'un espace thermal et la présence de pavement en mosaïques sont exceptionnels à Lyon pour cette époque.

Boutiques et habitats

Cet espace, assez mal connu, situé en bordure de la voie occidentale qui longe la *cavea* de l'odéon, est constitué de boutiques-ateliers ouvrant sur un portique.
Ces boutiques étaient peut-être associées à un habitat.

Latrines* ?

Cet espace, entre les deux théâtres, composé au sol et aux murs de mortier de **tuileau*** pourrait être des latrines.
Le manque de vestiges en élévation ne permet pas d'en être certain.

L'odéon*

Diamètre : 83 m
Capacité : 3000 places environ
Construction : fin du Ier/ début du IIe

Lyon est l'une des deux seules villes (avec Vienne) de Gaule à posséder un odéon.

Construit en appui contre la colline, ce petit théâtre accueillait des spectacles essentiellement musicaux.

Il était à l'origine fermé par un grand mur de fond de scène*.
Les spectateurs s'asseyaient sur deux étages de gradins. L'étage supérieur a aujourd'hui entièrement disparu. L'odéon conserve 16 rangs de gradins sur les 23 d'origine.
Le mur extérieur épais de plus de 6 m aurait permis de supporter une toiture.
Le pavement de l'*orchestra** est constitué d'un ensemble de marbres provenant de tous les rivages de la Méditerranée (Égypte, Grèce,…).

Le théâtre

Diamètre : 108,5 m
Capacité : 11 000 places environ
Construction : fin du Ier avant / début du Ier après

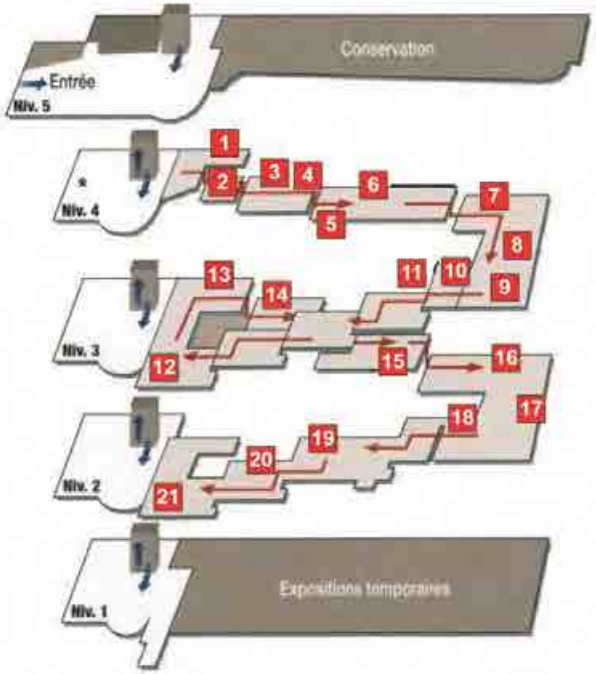
Construit également en appui contre la colline, le théâtre accueillait des pièces de théâtre mais également des comédies musicales.

Il est considéré comme le plus ancien de Gaule.

L'ensemble était composé de 3 volées de gradins soutenues par des murs rayonnant et des voûtes.
Son important diamètre en fait l'un des théâtres les plus grands de Gaule.
Il ne reste que le soubassement du mur de fond de scène, qui à l'origine devait mesurer 30 m de haut environ et être décoré de placages, colonnes et statues de marbre.
On retrouve de riches pavements polychromes de marbres au sol de l'*orchestra*.

L'ensemble a été restauré pour sa conservation mais également pour son utilisation à des fins de spectacles.
Depuis 1946 le festival des Nuits de Fourvière fait ainsi revivre le théâtre et l'odéon…

Plan du musée gallo-romain



1 Lyon avant *Lugdunum*
2 La fondation romaine
3 Maquette numérique
4 Le sanctuaire confédéral du culte impérial
5 L'amphithéâtre
6 Le conseil des Gaules
7 Le pouvoir local
8 Le culte impérial municipal
9 Le pouvoir impérial et l'administration de Rome
10 L'armée
11 Les religions
12 Le théâtre et l'odéon
13 Le cirque
14 La céramique
15 Le monde des artisans
16 Le grand commerce
17 Une ville cosmopolite
18 Les maisons
19 Le culte des morts
20 Les inscriptions funéraires
21 L'émergence du christianisme

Les objets à ne pas manquer !

Niveau 4 : * Sarcophage de Bacchus

1 : Char de la côte Saint André

3 : Maquette numérique de la ville de Lugdunum

6 : Table claudienne

9 : Pièce de monnaie : Autel fédéral des Trois Gaules

11 : Statues de divinités

13 : Mosaïque des jeux du cirque

14 : Stèle funéraire de Felix

16 : Amphores

18 : Trésor de Vaise

18 : Objets en verre

20 : Masque des Larves

Frise chronologique

-7000 : Mésolithique, sédentarisation saisonière de l'homme

- 4500 / -3500 : Néolithique Moyen : naissance de l'agriculture et de l'élevage

- 1800 : Néolithique Final, début du travail du cuivre

- 1200 : Âge du bronze

- 700 : Âge du fer

- 600 : Fondation de Marseille

-121 / - 120 : La Province de Gaule Narbonnaise est créée

- 58 / - 51 : Conquête des Gaules par Caïus Julius Caesar

- 43 : Fondation de Lyon par Lucius Munatius Plancus

- 27 : Octavien établit l'Empire et obtient le titre honorifique d'Auguste

vers - 15 : Inauguration du premier théâtre de Lyon

- 10 : Naissance de Claude à Lyon

14 : Tibère

19 : Inauguration de l'amphithéâtre de Lyon

41 : Claude

48 : Discours de Claude au sénat en faveur de l'entrée des nobles gaulois à l'assemblée

54 : Néron

18/19 juillet 64 : grand incendie de Rome

69 : Vespasien

79 : Titus

81 : Domitien

98 : Trajan

Fin du Ier ou début du IIème siècle : Construction de l'odéon de Lyon

117 : Hadrien

138 : Antonin le Pieux

161 : Marc Aurèle

177 : Premiers martyrs chrétiens dans l'Amphithéâtre des Trois Gaules à Lyon

180 : Commode

193 : Septime Sévère

197 : Bataille aux portes de Lyon qui oppose Septime Sévère et Claudius Albinus

211 : Caracalla

212 : Édit de Caracalla

284 : Division du gouvernement romain, début de la tétrarchie

297 : Lyon perd son statut de capital au profit de la ville de Trèves

324 : Constantin Ier devient le seul maître de l'Empire

364 : Partage de l'Empire entre Valentinien en Occident et Valens en Orient

391/392 : Réunification de l'Empire par Théodose

395 : Division définitive de l'Empire entre Orient et Occident

437 : Lyon devient Burgonde

455 : Rome est mise à sac par les Vandales

457 : Lyon est reprise par les romains

461 : Lyon passe une seconde fois sous domination Burgonde

476 : Chute de l'Empire romain d'Occident

532 : Lyon devient Franque

Lyon avant *Lugdunum*

Depuis la fin des années 1980, de nombreuses traces antérieures à l'occupation romaine ont été mises au jour, non pas sur le site de fondation de la colonie, localisé sur la colline de Fourvière, mais au bord de la Saône, dans le quartier de Vaise (Lyon 9ème).

Les plus anciennes traces remontent au Mésolithique (« âge moyen de la pierre ») et sont notamment attestées par la découverte de microlithes (silex taillés miniature), utilisés pour confectionner des armes adaptées à la chasse en milieu boisé. Ces derniers illustrent l'apparition d'un nouveau paysage giboyeux qui se substitue aux steppes jalonnées de troupeaux d'herbivores (rênes, bisons…) qui couvraient alors la majeure partie de la France.

Durant le Néolithique ancien (5500 – 4900 av. J.-C.), des précurseurs venus de Méditerranée ont inscrit dans le sol la trace de leur passage. Sur le site de la rue Mouillard, ont été mis au jour, trois trous marquant l'emplacement de poteaux, des silex, une pointe de cristal de roche et quelques fragments de poterie. Cette dernière est caractéristique d'une innovation technique primordiale pour stoker, conserver, cuire et consommer de nouvelles denrées issues de l'élevage et de l'agriculture. Au Néolithique moyen (4800 – 3500 av. J.-C.), plusieurs découvertes isolées attestent de la fréquentation, au moins temporaire, de la plaine de Vaise (Lyon 9ème) : Rue du Dr Horand, des outils taillés dans du silex, sur le site de Gorge de Loup, un petit vase presque complet, rue Mouillard un fragment de petite jarre découvert à proximité de petites installations temporaires (trous de poteaux, foyers, épandages de galets), se rattachent à cette période. Au Néolithique final (3500 – 2800 av. J.-C.), la pérennité de l'habitat dans la plaine de Vaise est attestée par la découverte d'une fosse profonde, probablement protégée par une couverture en matériau léger, et maintenue par une série de poteaux. La présence de grands vases et de jarres indique une utilisation probable pour le stockage et la conservation des aliments (grains).

Le troisième millénaire est marqué par la diffusion d'une nouvelle forme de poterie comparable à une cloche renversée, qui donne son nom à cette nouvelle culture : le Campaniforme (2500 – 2100 av. J.-C.). Les archéologues ont décelé un établissement de cette période dans la plaine du Rhône (rue Père Chevrier, Lyon 7ème), avec la présence d'une fosse contenant de la poterie décorée, des outils en silex et une pointe en bois. Dans la plaine de Vaise, on relève la présence de plusieurs gisements qui associent des éléments anciens et nouveaux qui marquent la fin du Néolithique et le passage à l'âge du Bronze.

Une dizaine de sites, qui se concentrent essentiellement sur la plaine de Vaise, présentent des structures liées à des habitats (foyers culinaires, fosses, trous de poteau) datés de l'âge du Bronze (2000 – 750 av. J.-C.). Les phases postérieures ne sont représentées que par des découvertes très ponctuelles pour lesquelles il est difficile de préciser la chronologie, la nature et l'importance des sites.

C'est une véritable bourgade qui se développe durant le premier âge du Fer (550 – 400 av. J.-C.). La présence d'amphores à vin provenant d'Étrurie et de Marseille et de céramiques grecques est le signe que la Gaule intérieure est désormais en contact avec le monde méditerranéen. Les échanges commerciaux s'intensifient au cours du second âge du Fer (450 – 50 av. J.-C.). À Vaise, les vestiges d'un établissement « précocement romanisé » ont été mis au jour : des techniques de constructions et des matériaux typiquement romains y sont mis en œuvre dès la fin du IIème siècle av. J.-C., soit 70 ans avant la conquête de cette région. Ils sont associés à de grandes quantités de rebus d'amphores à vin d'Italie. Enfin, sur la colline de Fourvière même, ont été découverts deux tronçons de fossés comblés de débris d'amphores à vin et d'ossement d'animaux. Ils ont été dans un premier temps interprétés comme les traces d'un camp militaire romain établi durant la Guerre des Gaules (58 – 51 av. J.-C.) mais on sait aujourd'hui qu'ils sont plus anciens, entre le milieu du IIème et le début du Ier siècle av. J.-C. et qu'ils s'agit de vestiges de rassemblements et de banquets caractéristiques du monde celtique.

Fiche objets 1 : jarre, char et cols d'amphores

Jarre à anses.
Terre cuite modelée ; haut. 43 cm
Âge du Bronze ancien, 1900-1800 av. J.-C.
Fouille préventive du périphérique Nord de Lyon, Lyon 9e, 1994 – 1997.

Cette jarre de grande taille, de forme globulaire, est munie de quatre anses entre lesquelles a été appliqué un cordon imprimé de motifs en creux. Elle s'inspire de formes plus anciennes, dont le modèle est à rechercher dans le répertoire des céramiques des sites néolithiques jurassiens. Elle devait être utilisée pour le stockage de denrées alimentaires. Les quelques treize siècles de l'âge du Bronze (2100 – 800) sont scindés en nombreuses sous-unités par les spécialistes. Ces divisions ne doivent cependant pas masquer la forte permanence des modes de vie, qui restent avant tout fondés sur une économie agricole et pastorale. On fait correspondre la fin de l'âge du Bronze avec le développement de l'usage du fer. Mais ce sont surtout l'émergence des puissances méditerranéennes et les mutations des sociétés de l'Europe continentale qui créent alors les conditions d'un véritable changement.

Char de l'âge du Bronze
Bronze ; haut. Du seau 64,5 cm ; diam. Des roues env. 50 cm.
800 – 600 av. J.-C.
Trouvé près de la Côte-saint-André (Isère) en 1888.

Les restes de ce char en bronze furent mis au jour « par des ouvriers travaillant à extraire des pierres amoncelées » dans un champ, à quelques kilomètres du bourg de la Côte-Saint-André. Il s'agissait probablement d'une tombe en forme de tumulus*. Le mode de fabrication des roues à six rayons est remarquable : elles n'ont pas été obtenues par l'assemblage de plusieurs pièces, mais elles ont été coulées d'un seul jet, selon la technique de la « cire perdue* ». Ce véhicule qui transportait un chaudron en forme de seau n'était pas destiné au transport des personnes. De l'avis des spécialistes, les roues remonteraient à la fin de l'âge du Bronze, vers 800 av. J.-C. Les restes des bandages de roues en bois, qui ne sont pas la garniture d'origine mais une réfection, ont été datés très précisément entre 745 et 735 av. J.-C., tandis que le seau serait plus tardif : il aurait été fabriqué en Italie du Nord vers 600 av. J.-C. cet objet remarquable aurait donc servi pendant plus de deux siècles, à la fin de l'âge du Bronze et au début de l'âge du Fer, probablement pour des cérémonies religieuses.

Amphores sabrées
Terre cuite
Second âge du fer, vers 150 – 100 av. J.-C.
Fouilles préventives du clos du Verbe Incarné, Fourvière, Lyon 5e, 1981 – 1983.

Ces cols d'amphores proviennent du comblement des « fossés à banquets » gaulois mis au jour au sommet de la colline de Fourvière. Ces fossés, antérieurs aux constructions romaines, délimitaient des enclos inhabités. Ils étaient comblés d'ossements d'animaux domestiques (essentiellement des porcs) et des débris d'amphores à vin importées d'Italie, notamment de la région de Naples. À une époque où aucun vignoble n'existait en Gaule, le vin était un produit de luxe, consommé lors de grands banquets offerts par les chefs gaulois. L'analyse des vestiges conservés dans l'un des fossés de Lyon montre que plusieurs tonnes de viande de porc et plus de 15 000 litres de vin ont été consommés au cours d'un festin ! Les cols d'amphores ont été retrouvés avec leur bouchon encore en place, constitué d'un disque de mortier de sable volcanique (pouzzolane). Ces amphores ont été sabrées à coup d'épée, ce qui évoque les gestes d'un sacrifice.

Urbanisme antique : les maisons de *Lugdunum*

Les importantes opérations d'archéologie préventive menées durant les années 1970 et 1980 nous ont permis de parfaire nos connaissances de l'architecture domestique lyonnaise. Ce sont notamment les grands ensembles découverts dans le quartier des Hauts-de-Saint-Just (1973-1974), dans le quartier de la rue des Farges (1974-1980), dans le quartier du Clos du Verbe Incarné (1977-1984) et sur le « pseudo-sanctuaire de Cybèle » (1991-2003), qui ont changé notre vision et apporté de nombreuses connaissances sur les techniques de constructions mais également sur les plans et sur l'organisation des quartiers d'habitation du Lyon antique.

Les techniques de construction

Ces campagnes d'envergure ont permis d'étudier l'évolution des techniques employées dans la construction des habitations. Quelle que soit l'époque, c'est la terre et le bois qui sont majoritairement employés. Les maisons qui datent de la colonie de *Plancus* étaient entièrement construites à l'aide de ces deux matériaux. Il s'agissait de bâtiments sur poteaux, utilisant la technique du colombage **hourdé*** de **torchis***. À partir du changement d'ère, les maisons sont solidement installées sur des fondations maçonnées mais les murs sont toujours bâtis à l'aide de bois et de terre qui associent des cloisons de torchis et des murs en adobe (briques crues). À partir du Ier siècle ap. J.-C., la construction en adobe est progressivement abandonnée au profit de la technique du pan de bois, hourdé de briques crues ou de matériaux mixtes, facilitant la construction des étages.

Les plans : diversité de l'habitat lyonnais

Les plans des maisons lyonnaises montrent une grande diversité selon les époques et selon le statut du propriétaire. Dès les années qui suivent la fondation de la ville, l'urbanisme illustre l'adoption de plans gréco-romains, donc d'inspiration méditerranéenne, organisés en îlots. Les maisons qui composent ces îlots peuvent correspondre à des appartements non étagés de 60 à 70 m² ou à des demeures (*domus*) plus vastes parfois dotées d'un étage et pouvant atteindre entre 300 et 700 m² (« Maison aux Masques », rue des Farges). Deux types de demeure peuvent cependant être distingués.

- *Les maisons à atrium*

De plan quadrangulaire, ces maisons possèdent des ateliers et des boutiques (*tabernae*) qui ouvrent sur des portiques couverts situés au niveau de la rue. Elles sont généralement organisées autour d'un espace central couvert ou à l'air libre (*atrium*), souvent pourvu d'un bassin (*impluvium*) et autour duquel rayonnent les autres pièces (jusqu'à une dizaine), parmi lesquelles on compte par exemple le bureau du maître de maison (*tablinum*), la salle à manger (*triclinium*), la cuisine (*culina*), des chambres à coucher (*cubiculum*) et parfois même des thermes privés.

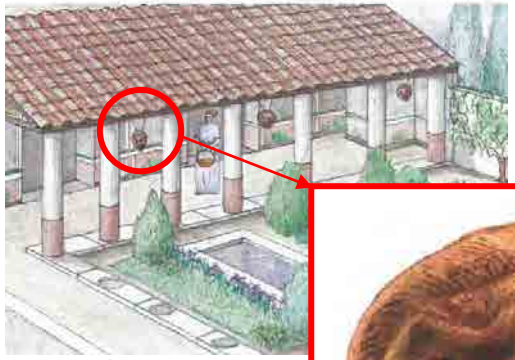
- *Les maisons à péristyle*

Ces demeures occupent des surfaces plus importantes que les maisons à *atrium* et s'implantent sur des espaces occupés auparavant par plusieurs habitations. Les pièces de ces maisons ne s'organisent plus autour de *l'atrium* mais préférentiellement autour d'un jardin à colonnade (péristyle) doté d'un bassin d'agrément. Là encore la résidence est pourvue de boutiques et d'ateliers qui donnent sur la rue.

La maison et ses décors

Dès les années qui suivent l'installation des premiers colons, les murs de bois et de terre des maisons se dotent de fresques murales inspirées des modes décoratives d'Italie, ce qui tend à prouver que les modes de construction modeste n'étaient pas incompatibles avec un certain luxe. En revanche, il faut attendre le début du IIème siècle pour que les sols se parent de mosaïques. Jusqu'à l'époque augustéenne, ils sont le plus souvent en terre battue et dans de rares cas, il sont pourvus d'un plancher en bois. Aux alentours du changement d'ère, les sols construits se développent (en ***terrazzo***, en briquettes, en ***opus sectile***) pour aboutir sur des sols en ***opus tessellatum***.

Fiche objets 2 : masque et mosaïque



Le jardin à portique de la Maison aux masques, Rue des Farges
D'après A. Desbat.

Espace 14
Masque grotesque, IIème siècle ap. J.-C.
Pâte rose, **engobe*** rouge brique

Ce masque, qui représente un visage imberbe grimaçant, porte une série de trous de suspension. Il fait partie d'un ensemble de masques qui décoraient une maison (Maison dite « aux masques »), suspendus entre les colonnes entourant le jardin.
Il reproduit le personnage Maccus le niais, paysan stupide et glouton, qui appartient au répertoire de ***l'atellane****.

Espace 19
Mosaïque du combat d'amour et Pan
Marbre et pierre calcaire ; dimensions actuelles : 8,57 x 4,07 m
Première moitié du IIIème siècle ap. J.-C.

Le tableau central (ou *emblema*) figure le combat d'Amour et de Pan représentés en lutteurs, arbitré par un Silène tenant une palme. Derrière Éros se dresse un hermès (statue sans bras dont le corps est figuré par une gaine). Le dieu Pan, représenté avec des pattes et des cornes de bouc, combat avec un handicap : son bras gauche est attaché dans le dos. Cet épisode mythologique est connu par d'autres mosaïques trouvées à Lyon , à Vienne (Isère), en Italie… : c'est le désir sauvage, personnalisé par le dieu Pan, contre l'amour civilisé que représente Éros. La division du champ en motifs géométriques et la diversité des fleurons sont des caractères communs aux mosaïques de la vallée du Rhône.

Citoyens de *Lugdunum*

Un citoyen est, à l'origine, une personne qui jouit d'un droit de cité. Cette notion voit le jour dans la Grèce antique grâce à l'invention de la *polis* (cité grecque).

La citoyenneté romaine diffère statutairement de la citoyenneté grecque et est définie en termes juridiques. Le *civis romanus* dispose de droits mais également de devoirs civils et personnels qui s'héritent de père en fils. La citoyenneté romaine n'était accordée qu'à ceux qui vivaient en Italie et dans les colonies de droit romain.

Afin d'en bénéficier, un homme de bonne famille a, en premier lieu, le devoir de se faire recenser (le *cens*). Le cens, constitue le peuple romain (*populus*) en un corps civique organisé, structuré et hiérarchisé. À chaque citoyen est attribué un rang permettant de préciser sa dignité, ses droits et ses devoirs envers la cité. Ce rang dépend essentiellement du patrimoine foncier dont il est propriétaire (*jus census*). C'est également de ce patrimoine que dépendra l'impôt (*tributum*) que seul un citoyen devra payer afin de financer l'armée. Un autre devoir fondamental du citoyen est celui de faire son service militaire (*jus militae*). Un citoyen se doit en effet de servir dans la légion romaine ce qui lui donne par ailleurs le droit de percevoir une solde. Après 15 ans (ou 25 ans) de bons et loyaux services au sein de l'armée, le vétéran reçois un lopin de terre en guise de récompense.

D'un point de vue purement politique, le citoyen possède le droit de voter (*jus suffragii*) et le droit d'être élu magistrat (*jus honorum*) et donc de faire une carrière politique (*cursus honorum*) Cette « course aux honneurs » obligatoire, permet de gagner des compétences et d'avoir pour magistrats suprêmes des hommes mûrs et expérimentés. Concernant son « état civil », un citoyen se distingue des affranchis et des esclaves grâce à sa tria nomina. Elle se compose du *praenomen* (le prénom = il en existe une douzaine durant le Haut-Empire), du *nomen* (le nom de famille, le *gentilice*) et du cognomen (le surnom, qui permet de faire par exemple la distinction entre un père et un fils qui portent généralement le même prénom et le même nom). De même, le citoyen est le seul à pouvoir porter la toge par-dessus une longue tunique.

Le prestige d'un citoyen romain se calcule également au nombre d'esclaves qu'il possède. Alors qu'un simple citoyen en possède un ou deux, certains en désirent plusieurs milliers. À l'inverse, n'en avoir aucun est le comble de la misère. Un esclave est une chose que l'on possède, néanmoins, les punir injustement était considéré comme une infraction. Les esclaves proviennent généralement d'autres peuples conquis et donc soumis. À la différence des citoyens et des affranchis, Ils ne portent qu'un surnom (cognomen). La condition de vie d'un esclave variait en fonction des relations qu'il entretenait avec son maître. Les esclaves agricoles, par exemple, menaient une vie de labeur et vivaient généralement dans d'assez mauvaises conditions. Les esclaves domestiques, qui vivaient au plus près de la famille, étaient plutôt favorisés et très souvent affranchis.

Un affranchi est un esclave qui a été libéré par son maître. Il devient alors un homme presque libre (il n'en possède pas tous les droits) et devient alors le client de son ancien maître dont il prend le nom de famille (gentilice). Ses descendants héritent de ce nom et deviennent à leur tour des hommes libres à part entière. Un citoyen pouvait également laisser un acte d'affranchissement dans son testament qui permettait à un esclave de gagner sa liberté après la mort de son ancien maître. Enfin, dans certains cas, un esclave pouvait être affranchi par décision judiciaire suite à de trop mauvais traitements du maître.

Fiche objets 3 : la Table claudienne

Table claudienne
Dimensions : 1,40 m de haut 1,93 m de large et 222 kg,
milieu du Ier siècle ap. J.-C.

La Table Claudienne n'est pas exceptionnelle que par ses dimensions. C'est un des documents majeurs de l'histoire de la Gaule par la force du message qu'elle véhicule.

La Table claudienne est une grande plaque de bronze qui porte un texte en latin gravé sur deux colonnes. Seule la partie basse est conservée.
Il s'agit d'un discours que l'empereur Claude (41-54), natif de Lugdunum, a prononcé en 48 à Rome devant le Sénat.

Une délégation de notables gaulois demande à l'empereur Claude que l'intégralité des droits civils et politiques des citoyens romains soient reconnus aux citoyens des Trois Gaule, en particulier la possibilité d'accéder au Sénat de Rome. Cette faveur ne fut en définitive accordée qu'aux Éduens, et d'autres empereurs élargiront plus tard cet honneur à différentes nations de Gaule et de l'empire (comme Caracalla et son édit de 212, qui accorde la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'empire).
On comprend pourquoi un tel discours a été gravé dans le bronze et affiché dans la cité au Sanctuaire Fédéral des Trois Gaules.

On connaît l'intégralité de ce discours grâce à l'historien Tacite.

La Table claudienne a été découverte en 1528 par un drapier lyonnais, Roland Gerbaud, dans son jardin, situé sur le flanc sud de la colline de la Croix-Rousse. Le consulat de Lyon, sur proposition du conseiller Claude Bellièvre, en fait l'acquisition en 1529, ce qui en fait la plus ancienne pièce de collection publique de la ville. Présentée d'abord dans les hôtels de ville successifs puis au musée des Beaux-Arts, elle rejoint enfin le musée gallo-romain en 1975.

Au-delà de la portée historique de ce texte, sa qualité d'exécution est exceptionnelle. Longtemps les archéologues et chercheurs se sont interrogés sur la réalisation de cette plaque de bronze.
On sait aujourd'hui que la technique qui a été utilisée est celle dite de la « cire perdue* »

L'eau et les aqueducs

Vivre à la romaine nécessite de faire venir des quantités d'eau considérables en ville : Pour l'hygiène, nourriture et boissons.
La ville de Lugdunum possédait quatre aqueducs parcourant au total plus de 200 km, le plus long réseau d'eau après celui de Rome (**11** aqueducs, 450 km).
D'où provenait l'eau de la ville ? Les aqueducs d'Yzeron (30 km), de le Brévenne (66 km) et du Gier (86 km) captent les eaux de l'ouest lyonnais, dont les reliefs appartiennent au Massif Central. L'aqueduc du Mont d'Or, le plus court (26 km) et entièrement souterrain (recouvert de dalles) provient du massif calcaire du même nom, plus proche de Lyon.
Les quatre aqueducs convergent vers la colline de Fourvière où ils alimentent de grands réservoirs, tel celui découvert au dessus du théâtre. Le tracé urbain de chacun d'eux est incertain. Les datations de ces ouvrages d'art demandent prudence.
De plus sur le sommet de la colline de Fourvière, des puits très profonds (plus de 40 mètres) ont été creusés pour atteindre la nappe phréatique, tandis que l'eau de pluie collectée par les toitures des maisons était stockée dans des citernes (voir sur le site archéologique).
Types d'ouvrages : Citerne, thermes, fontaines.
Aqueduc= Principe : Une canalisation souterraine sur la plus grande partie du tracé. L'eau s'écoule (sauf exception) librement dans un canal qui doit conserver une pente constante tout au long du parcours. Cependant le tracé doit d'adapter aux irrégularités du terrain en contournant les vallées et les reliefs ce qui explique les sinuosités et la longueur du canal. Quand l'obstacle est incontournable il faut alors construire un pont pour traverser une vallée ou encore élever un mur ou une série d'arches afin de maintenir une pente régulière. L'aqueduc devient donc visible (par un pont) dans le paysage ou alors à l'inverse le relief nécessite le creusement d'un tunnel.

Qu'est-ce qu'un aqueduc ?

L'étymologie du mot fournit sa réponse. C'est un mot latin *aquaeductus* formé de *aqua* (eau) et de *ductus* (mot dérivé de *ducere*, conduire). Le terme aqueduc désigne donc un ouvrage destiné à conduire de l'eau. Un aqueduc romain est un canal servant à l'irrigation ou à l'alimentation des villes. Les romains étaient très pointilleux sur la qualité des eaux captées destinées à la consommation, ils utilisent d'ailleurs souvent le terme de *salubritas*. Hippocrate en son temps avait classé les eaux selon leurs qualités en déclarant qu'une bonne eau doit être « légère, aérée, sans odeur ni saveur sensible ; chaude en hiver et froide en été »

L'aqueduc du Gier

Le plus long des quatre aqueducs lyonnais et le plus grand de gaule :
4 ponts siphons (encore en partie visible à Chaponost et Beaunant, 8 tunnels, 30 ponts.
Une dénivellation de 105 mètres sur 86 km pour un débit de 25 000 m^3 par jour.
Il est le seul à atteindre le sommet de la colline de Fourvière à 300 mètre d'altitude.
Son parement réticulé en moellons de calcaire avec des arases de broques doubles font sa singularité architecturale. Unique par sa longueur, sa complexité (65 types d'ouvrages différents) : Concentré de technologie
Sa datation a donné lieu à plusieurs hypothèses : Il aurait été construit sous Claude, Hadrien… Mais plus vraisemblablement sous Auguste.

Les thermes

La colline de Fourvière densément occupé durant l'Antiquité possédait un vaste établissement de thermes publics.
Les thermes sont des éléments essentiels de la vie sociale : On y vient pour se laver, mais aussi, comme dans les clubs de sports aujourd'hui, pour pratiquer des activités physiques, se détendre, prendre soin de son corps et faire des rencontres.
La ville de Lugdunum possédait plusieurs édifices thermaux publics ou privés. Mais aujourd'hui seul un grand ensemble a été découvert. Il s'agit des thermes de la rue des Farges (69005).
Construits au milieu du Ier siècle, ils ont été rénovés au début du IIe.
La superficie est estimée à 4000 m^2, ce qui place ces thermes parmi les plus grands de Gaule.
Les thermes se composaient de différentes salles : tiède (*tepidarium*) ; chaude (*caldarium*) et froide (*frigidarium*)
Également un espace pour faire du sport la *palestre* situé généralement devant les thermes.

Fiche objets 4 : La pompe romaine

Pompe en bois
Bloc de chêne ; haut. 50 cm
1er siècle
Découverte en 1975 dans le quartier de la Presqu'île, au cours des travaux de la ligne A du métro, Lyon 2e

Si le principe de la pompe foulante était connu dans l'Antiquité, la découverte d'une telle machine demeure exceptionnelle : une dizaine d'exemplaires seulement sont conservés dans le monde romain.
Cette pompe était immergée dans l'eau, à 6 mètres de profondeur, au fond d'un puits, dans la cour ou le jardin d'une maison.
Le corps de la pompe a été réalisé dans un bloc de bois de chêne. Il est percé de deux cylindres, revêtus intérieurement de bronze, dans lesquels coulissaient les pistons. Le mouvement alternatif des pistons, actionnés depuis la surface par un balancier, faisait pénétrer l'eau dans les cylindres, puis la refoulait dans un tuyau de surface. La distribution de l'eau à l'intérieur de la pompe était commandée par des clapets de cuir lestés de plaquettes de plomb, alternativement ouverts ou fermés grâce aux variations de pression engendrées par les pistons. À partir d'un calcul théorique réalisé sur un exemplaire semblable découvert à Périgueux, on peut estimer le débit moyen d'une telle pompe à 60 litres par minute.

Cultes et croyances

La civilisation romaine accorde une place particulièrement importante à la religion. Rien ne peut se faire sans y mêler du religieux et tout est accompagné de rites bien codifiés, destinés à favoriser les projets entrepris ou à passer les étapes d'une vie. Lyon ne déroge pas à cette règle comme en témoignent l'abondance des vestiges archéologiques.

Les dieux

La religion des romains est une religion polythéiste à laquelle s'adonnent tous les membres de la société. Trois familles de divinités constituent la sphère religieuse de *Lugdunum*, à l'image de ce qui est par ailleurs, pratiqué dans tout l'empire : les dieux et déesses « classiques » (Jupiter, Mercure, Minerve…), les Héros gréco-romain (Hercule) et les empereurs divinisés dont le culte est souvent associé à celui de la déesse Rome.

À ces divinités méditerranéennes s'ajoutent les divinités dites « indigènes », d'origine celtique pour ce qui concerne la Gaule. Bien que la plupart aient été « absorbées » par les divinités romaines, causant de fait leur disparition, certaines ont conservé leur nom d'origine et seules celles qui se sont adaptées au nouveau cadre religieux imposé par les romains ont survécu (Les déesses-mères (*Matres*), Epona, Sucellus, Teutatès).

Enfin, les divinités venues d'Asie Mineure comme Cybèle et Mithra et celles venues d'Égypte comme Isis et Osiris ont eu tôt fait de s'imposer en Italie. Leur culte s'est également développé dans les provinces. Il est d'ailleurs bien illustré à Lyon par la découverte de plusieurs autels commémorant des **tauroboles*** à la déesse Cybèle.

Le culte public

Le principal site illustrant le culte public à Lyon se situe sur le plateau de la Sarra, au sommet de la colline de Fourvière, à environ 100 mètres au nord-ouest du théâtre. Il s'agit des restes d'un temple qui a été mis au jour sur le site clos du Verbe Incarné.

De type gréco-romain, il est placé au centre d'une esplanade entouré sur trois côté d'un portique, qui reposait sur un second portique souterrain (cryptoportique) et qui est desservi par trois rue baptisées rue de l'Océan, rue de Cybèle et rue du Capitole. De ce temple, il ne restait que le massif de fondation du *podium* mesurant 32,5 x 42 mètres et la base des murs du cryptoportique. Ce sanctuaire occupait un vaste espace de 120 x 85 mètres, constitué d'une plate-forme fermée sur trois côtés et ouverte sur l'est. La construction de ce temple est datée du règne de Tibère (14 – 38 ap. J.-C.) par le mobilier céramique. Selon J. Lasfargues (premier conservateur du musée gallo-romain de Lyon Fourvière) et M. Le Glay (historien spécialiste de l'époque romaine), le temple est dédié au culte impérial municipal, d'après plusieurs inscriptions trouvées dans le cryptoportique.

Le culte privé

Si la cité honore ses dieux dans des sanctuaires publics qui associent souvent plusieurs divinités, il existe des édifices plus modestes qui abritent des dieux locaux, notamment les dieux Lares. Ces Lares sont des divinités qui protègent et conservent. Ils peuvent être publics ou domestiques : dans la maison, un dieu Lare, généralement unique, veille sur la santé et la prospérité de la famille. Les communautés professionnelles, également appelées corporations, se placent aussi sous la protection de divinités qui favorisent leurs activités et leur dédient des oratoires dans les lieux où elles se réunissent. Ce propos peut être par exemple illustré à Lyon, par la découverte en 1855 à Saint-Irénée, d'un autel dédié au génie de la corporation des charpentiers entrepreneurs et des artisans stucateurs.

Fiche objets 5 : statuette, relief de Mithra et Autel

Espace 11
Statuette du dieu Mercure
Bronze. Hauteur : 9,5 cm

Dieu du commerce, protecteur des voyageurs, des poètes et du commerce, Mercure (Hermès chez les Grecs) est une divinité qui avait les faveurs des habitants de la Gaule romaine. Ce petit bronze devait être placé sur le laraire d'une maison.
Le chapeau rond ailé (*pétase*) rappelle que Mercure était aussi le messager des dieux. Il tient une bourse dans sa main droite et une **chlamyde*** recouvre son épaule gauche. La position de sa main gauche indique qu'il devait à l'origine tenir un caducée.

Espace 11
Relief représentant Mithra
Marbre blanc, IIème ou IIIème siècle ap. J.-C.

D'origine Perse, Mithra est un dieu associé au ciel, protecteur des troupeaux et des soldats. Son culte se développe dans l'occident romain à partir du début du IIème siècle ap. J.-C. Il repose sur des rituels sanglants qui mettent en scène une lutte à mort entre Mithra contre un taureau se terminant finalement par le sacrifice de ce dernier.
Durant le Bas-Empire, Mithra est assimilé au soleil : *sol invictus*. Il est parfois perçut comme l'essence même de la lumière solaire ou comme le génie du soleil. Le culte de Mithra devient alors officiel jusqu'à son interdiction lorsque le christianisme s'impose.

Espace 18
Autel portatif
Calcaire blanc, seconde moitié du Ier siècle ap. J.-C.

Ce type de petit autel était placé dans les sanctuaires domestiques appelés *laraires*. Ces derniers pouvaient occuper une petite salle spéciale ou un simplement l'angle d'une des pièces de la maison. Les laraires sont consacrés aux ancêtres ainsi qu'aux divinités protectrices de la famille et de la maison (dieux Lares ou Pénates). Chaque famille honore ses propres divinités, représentées par des statuettes en bronze ou en terre cuite.

Jeux et spectacles

Les jeux et spectacles, hérités de la Grèce, avaient à l'origine une fonction religieuse : Les combats et les courses de chevaux étaient donnés en l'honneur des défunts, les pièces de théâtre étaient jouées lors des fêtes de Dionysos.
Une fois introduites à Rome, ces manifestations ont évolué du sacré vers le laïc, pour devenir avant tout des spectacles, tout en conservant des liens étroits avec la religion : les jeux ponctuent le calendrier des fêtes religieuses, ils sont offerts aux dieux pour le salut d'un personnage important… Parallèlement, les lieux qui les accueillaient se sont spécialisés, pour aboutir à des formes architecturales originales, parfaitement adaptées à leur fonction.
La ville de *Lugdunum* possédait toute une panoplie de monuments dédiés aux spectacles. Toute la population (citoyens, esclaves, femmes, enfants,…) était invitée par les **édiles*** locales à assister gratuitement aux différents types de spectacles.

L'amphithéâtre

= Combats de gladiateurs et chasses

La découverte en 1958 d'une inscription et le dégagement des vestiges au début des années 1960 ont confirmé la présence de l'amphithéâtre de *lugdunum* sur les pentes de la Croix-Rousse, à côté de l'actuel jardin des plantes.

Durant l'antiquité romaine, une journée dans l'amphithéâtre se déroulait au rythme de différents spectacles. Le matin, les habitants pouvaient assister à des *venationes* (chasses publiques) durant lesquels des animaux sauvages s'affrontaient entre eux.
En fin de matinée avaient lieu les exécutions publiques. Les condamnés étaient jetés *ad bestias* (aux bêtes) ou mis à mort de façon atroce.
L'après-midi laissait enfin place aux combats de gladiateurs, des esclaves entrainés pouvant être considérés aujourd'hui comme des sportifs de très haut niveau.

Le théâtre et l'odéon

= Pièce de théâtre et concert de musique

La maquette visible dans le musée permet de mesurer l'ampleur du lieu.
Le théâtre et l'odéon s'implantent dans un quartier particulièrement vivant ou toutes les couches de la population romaine s'entremêle.

Originellement associées à des cérémonies religieuses, le théâtre ne tarde de pas à évoluer vers des représentations profanes très codifiées ou le *ludus* (le jeu) prend le pas sur la vie politique. Atellane, pantomimes ou autres représentations comiques sont autant de spectacles auxquels la population pouvait assister.
L'odéon, aux dimensions plus réduites, pouvait accueillir 3000 personnes issues de l'élite lyonnaise, qui pouvaient assister à des représentations musicales ou à des déclamations. Il pouvait également servir de salle de réunion destinée à accueillir des lectures publiques.

Le cirque

= Courses de chars

Lugdunum est, avec les villes de Vienne et Arles (peut être Trêves et Saintes), une des seules villes de la Gaule à avoir possédé un cirque.
Le *circus* réservé aux courses de chevaux montés ou le plus souvent attelés est l'équivalent de nos hippodromes.

L'existence du cirque de Lugdunum n'est connue qu'indirectement grâce à trois inscriptions qui mentionnent notamment le financement d'une course par un magistrat de la ville (*Sextus Ligurinus Marinus*).
On estime aujourd'hui que ce monument était situé sur la colline de Fourvière à l'actuel emplacement du cimetière de Loyasse.

Il daterait du début du IIème siècle ap. J.-C. et aurait mesuré 370 mètres de longueur pour une largeur d'environ 100 mètres.

Fiche objets 6 : Mosaïque des jeux du cirque

Espace 13
Mosaïque des jeux du cirque
Dimensions : 4,97 m X 3,02 m,
IIème siècle de notre ère

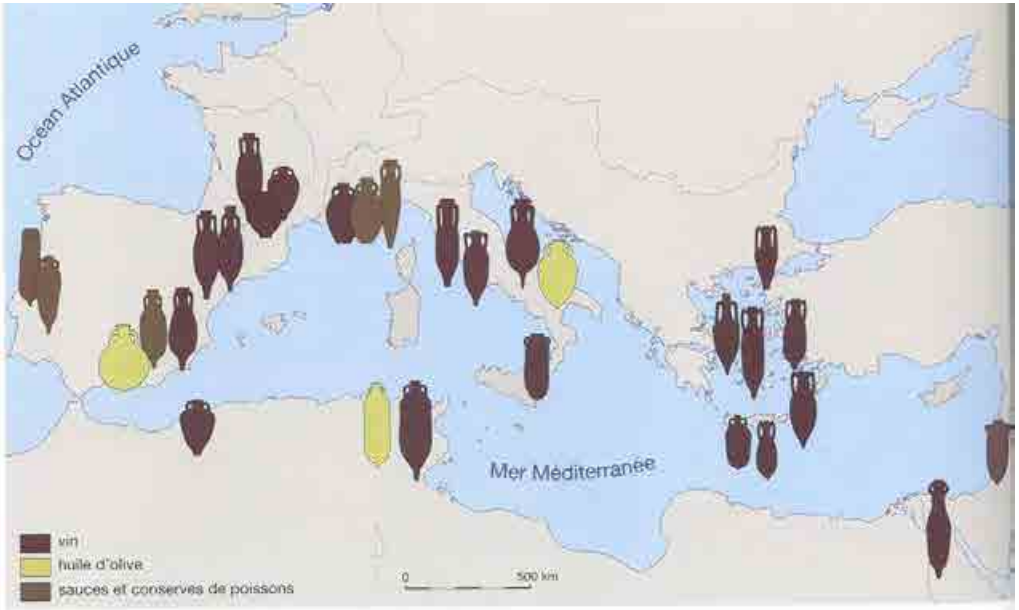
Cette mosaïque donne une vue générale d'un cirque romain : La piste est disposée autour d'un espace central (la *spina*), ici constitué de deux bassins. Tout autour de cette piste, se trouvaient des gradins probablement en bois où prenaient place les spectateurs. Aux deux extrémités, des bornes (les *metae*) supportent chacune trois grands cônes matérialisant ainsi les virages. Au centre dans les bassins, des compte-tours constitués de rangées de dauphins et de boules permettaient de marquer les tours de chaque équipe.

On trouve différents types de chars : *biges* (2 chevaux), *triges* (3), *quadriges* (4), voire jusqu'à 10, tirés par un *aurige* (cocher).
Il y a quatre *factiones* (écuries/équipes), identifiées grâce à leurs tuniques de couleurs différentes : blanche, verte, bleue ou rouge.

Plusieurs moments successifs de la course sont représentés sur cette mosaïque : Le départ, à gauche, avec les trois personnages installés dans la tribune d'honneur. Le personnage central (il s'agit probablement de l'évergète*) qui a offert la course jette un tissu blanc (la *mappa*) au sol. C'est le signal qui va déclencher l'ouverture des stalles (les *carceres*) par un arbitre situé juste à côté de la tribune. Les huit attelages (2 par équipes ici) s'élancent. Ils doivent réaliser 7 tours de pistes. La première équipe qui y parvient est déclarée gagnante et remporte une somme d'argent, une palme et une couronne de laurier (représentées au centre de la mosaïque, entre les 2 bassins).
Il s'agit d'un sport parfois dangereux, en témoignent les deux accidents (*naufragum*) représentés.

Commerce et artisanat

Durant l'Antiquité, la plupart des échanges commerciaux se font par transport fluvial et maritime.
Situé au confluent du Rhône et de la Saône, Lyon a toujours été une ville idéale pour le commerce. En effet, la ville était directement reliée au bassin méditerranéen par la vallée du Rhône. Un énorme volume de marchandises circulait par cet axe commercial majeur entre la Méditerranée et les provinces du Nord de l'Empire (Gaules, Germanie, Bretagne). Mais quels témoignages permettent de connaître le fruit de ces échanges ?
La plupart des denrées n'ont pas laissé de traces archéologiques. En revanche, les amphores, ces grands récipients de terre cuite, qui les conservent, sont une source d'information irremplaçable. Destinées au transport des aliments : vin, huile, sauce, salaison de poisson, elles comportent parfois des inscriptions qui indiquent la nature, la provenance et le nom du commerçant.



Principales formes d'amphores importées à Lyon durant l'époque romaine

De formes différentes en fonction de leur contenu ou de leur origine, elles dessinent une « géographie formelle » du bassin méditerranéen.
A Lugdunum, les découvertes récentes montrent que des amphores contenant du vin, provenaient d'Italie bien avant la conquête de la Gaule. Cependant, c'est à l'arrivée d'une population romanisée avec un mode d'alimentation méditerranéen, que de nouveaux produits font leur apparition.
À partir du règne d'Auguste, le rôle de centre économique de la cité est renforcé. Lugdunum est désormais une grande place de commerce avec une population nombreuse et riche et reçoit des produits de tout le monde romain. Toute la méditerranée devait être présente dans les boutiques de Lugdunum.
De nombreuses découvertes archéologiques comme des inscriptions attestent de la richesse et du dynamisme économique de la ville de *Lugdunum*.
En 2002 le long de la Saône au niveau du quartier Saint-Georges, sont justement retrouvées 16 épaves de bateaux en bois (les plus grands mesurent 15 à 18 mètre de long et 4 mètre de large) dont 6 barques datant du 1er au 3e siècle de notre ère et un embarcadère. Ces vestiges permettent d'établir l'existence d'un port à Saint-Georges. Plusieurs autres ports ont par ailleurs été localisés sur la Saône. Et c'est sur les bords de celle-ci que s'est développé un véritable complexe artisanal dès l'époque d'Auguste, vers 20 avant J.-C.
Potiers, verriers, forgerons, **tabletier*** sont autant de métiers présents à *Lugdunum* qui témoignent de la diversité des activités artisanales.

Fiche objets 7 : stèle, tabletterie et ensemble en verre

Espace n°14
Stèle de Felix, vétéran et marchand de céramiques.
Première moitié du IIIe siècle ap. J.-C.

« *Aux dieux Mânes et à la mémoire éternelle de Vitalinius Felix, vétéran de la légion 1ère Minervia, le plus sage et le plus fidèle des hommes, marchand en poterie à Lyon, qui a vécu 69 ans [?], cinq mois et dix jours. Il est né un mardi, a été admis au service militaire un mardi, a reçu sa libération un mardi, est mort un mardi. Vitalinius Felicissimus, son fils, et Iulia Nice, son épouse, ont fait construire ce monument et l'on dédié sous l'ascia » (Trad. F. Bérard).*
Cette inscription funéraire amusante présente la reconversion d'un soldat en artisan potier (*artis cretariae*).
Le jour de « Mars » (dies *Martis*), c'est-à-dire le mardi, semble avoir été déterminant dans la vie de cet homme (naissance, incorporation militaire, démobilisation et mort).
Cette formulation illustre un trait d'humour assez fréquent dans les **épitaphes***.

Espace 15
Stylets et épingles en os
Ier- IIIe siècle ap. J.-C.

À Lyon, le travail de l'os est très fréquemment attesté par la découverte de chutes de taille et d'ébauches d'objets.
Cet artisanat semble avoir été pratiqué dans divers quartiers de la ville, probablement dans de petits ateliers-boutiques. Le travail de l'ivoire était aussi pratiqué comme l'a montré la découverte de chutes de taille dans une fosse augustéenne découverte lors des fouilles du pseudo-sanctuaire de Cybèle.

Selon l'objet que le **tabletier*** souhaitait réaliser, il employait différents types d'os : les côtes de bœuf, les os longs des pattes avant ou arrière de capridés, de chevreuils ou de grand herbivores (chevaux, bœufs, cerfs) ou encore les bois de cervidés… Les traces laissées sur ces os, laissent supposer que le tabletier utilisait le même genre d'outils que ceux employés dans le travail du bois.
Les objets en os pouvaient être façonnés par suppression de matière avant d'être sculpté et polis, tournés au tour à archet et percés à l'aide d'un trépan à archet.

Espace 15
Ensemble en verre
Ier- IIIe siècle ap. J.-C.

Apparue au Proche-Orient dès le 2e millénaire avant J.-C., la fabrication d'objets en verre a connu un grand développement à l'époque romaine.
L'essentiel du verre mis en œuvre dans les ateliers d'Occident n'était pas fabriqué sur place, mais importé du Proche-Orient, en Syrie et Palestine principalement.
À partir de gisement de sable naturellement adaptée à la fabrication du verre, on y produisait d'énormes dalles pesant jusqu'à 9 tonnes. Elles étaient ensuite débitées en petits blocs transportables et exportés vers des ateliers aux quatre coins de l'Empire.
Plusieurs ateliers de verre sont connus à Lyon.
Le verre en fusion peut être moulé ou soufflé (cette technique est apparue au 1er siècle avant J.-C.). Les formes, les couleurs, les décors sont infinis.
Objet de luxe au début de la période romaine, le verre se démocratise ensuite mais reste un matériau de choix pour la vaisselle raffinée et pour contenir des produits rares comme les parfums, cosmétiques,…

La boîte à outils

Tumulus : Le mot latin *tumulus* (au pluriel *tumuli*) désigne une éminence artificielle constituée de terre et de pierres, circulaire ou non et recouvrant une sépulture.

Cire perdue : Technique qui consiste dans un premier temps à réaliser une épreuve en cire, qui est enfermée dans un moule en terre ; ce dernier est chauffé, ce qui permet d'évacuer par un orifice la cire à l'état liquide. Le vide qui en résulte est ensuite rempli de bronze en fusion. Après refroidissement, le moule est brisé pour en extraire la pièce, obtenue à un seul exemplaire.

Orchestra : dans un théâtre antique, espace situé ente le premier gradin et la scène, destiné à accueillir les personnes de haut rang.

Péristyle : colonnade entourant le jardin ou la cour intérieure d'un édifice ou disposé autour d'un édifice.

Hourder : maçonner à l'aide matériaux légers pour garnir un colombage

Torchis : terre grasse argileuse, malaxée avec de la paille hachée ou du foin. Le torchis est utilisé pour former le hourdis d'une construction en colombage.

Terrazzo : béton avec inclusions de calcaire.

Opus sectile : pavement constitué de plaquettes de pierre de couleur ou de marbre, découpées et assemblées pour créer un décor géométrique et/ou figuratif.

Opus tessellatum : pavement constitué de tesselles (petits cubes) en pierre de couleur ou en marbre assemblées pour créer un décor mosaïqué.

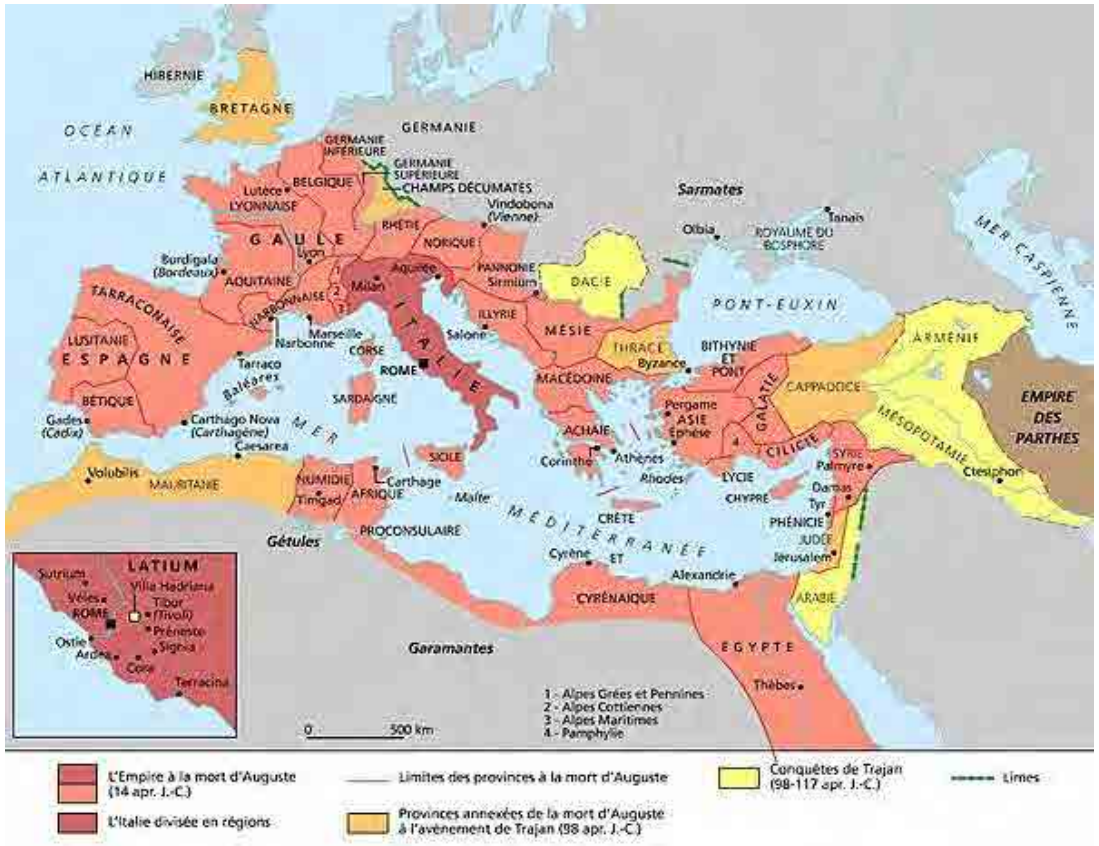
Engobe : revêtement mince à base d'argile dilué, appliqué sur un objet en céramique pour en modifier la couleur naturelle.

Atellane : genre populaire comique apparu dans le sud de l'Italie (il tire son nom de la ville d'Atella, entre Capoue et Naples), dans lequel les acteurs improvisaient, à partir de la vie quotidienne. Ils interprétaient des personnages typiques, identifiables par leur masque et leur costume : Maccus le niais, Pappus le vieillard avare et libidineux, Bucco le rusé et impertinent, ainsi que des monstres, ogres…

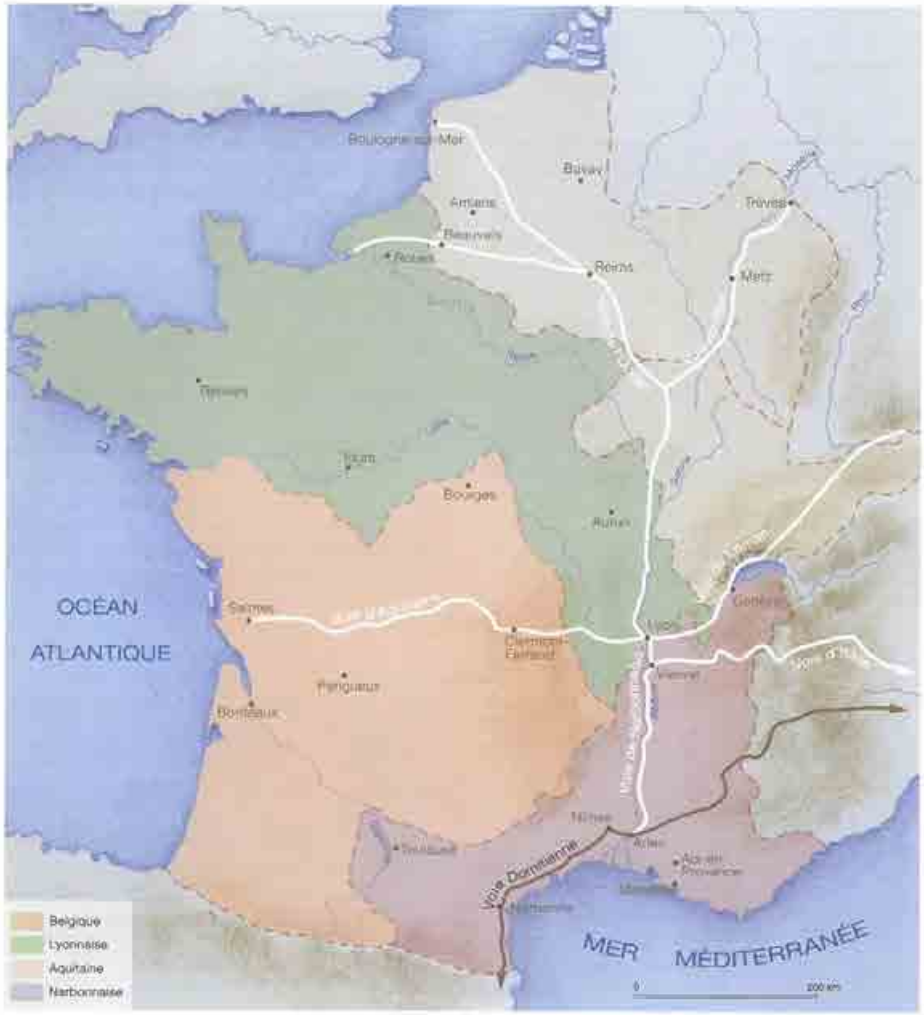
Taurobole : Le taurobole était un sacrifice propitiatoire au cours duquel on égorgeait un taureau, attesté au moins depuis le Ier siècle ap. J.-C. À l'origine il était associé au culte de Mithra. Vers le milieu du IIème siècle ap. J.-C. ce rituel était propre au culte « métroaque », c'est-à-dire de Cybèle ou la *Magna Mater*

Tabletier : artisan spécialiste du travail de l'os pour la confection d'objets principalement destinés à la vie quotidienne : aiguilles, épingles, stylets, jetons, dés…

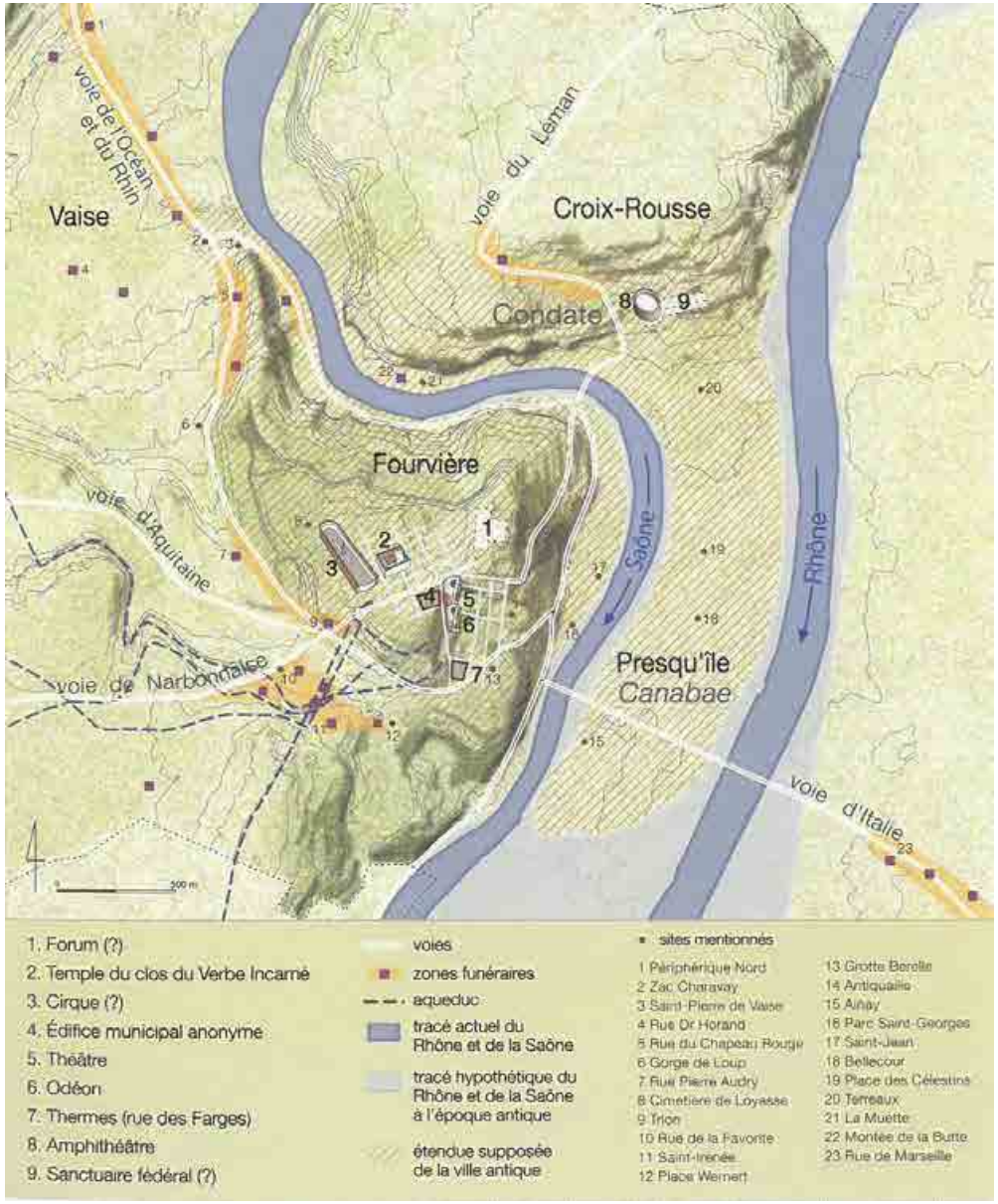
Cartes et plans



L'Empire d'Auguste à Trajan. © Archives Larousse



Les provinces de la Gaule au 1er siècle après J.-C.
et les principales routes au départ de Lyon



Plan de Lyon au 2e siècle après J.-C.

Vue de Lugdunum par J.-C. Golvin

Bibliographie

Catalogues d'expositions temporaires du musée gallo-romain de Lyon :

Lyon avant Lugdunum, catalogue d'exposition, sous la direction de Matthieu Poux et Hugues Savay-Guerraz, Infolio, 2003
Rencontre en gaule romaine, catalogue d'exposition, sous la direction d'Hugues Savay-Guerraz, Infolio, 2005
Lugdunum, naissance d'une capitale, catalogue d'exposition, sous la direction d'Armand Desbat, Infolio, 2005
Ma maison à Lugdunum, département du Rhône, archéodunum, 2014
Bernard Zehrfuss, l'architecte de la spirale du temps, sous la direction de Christine Desmoulin, édition Silvana Éditoriale, 2015
Le musée gallo-romain de Lyon, Hugues Savay-Guerraz, édition Fage, 2013

Ouvrages généraux :

Voyage en Gaule romaine, Gérard Coulon, 2011
Les sites gallo-romains en France, Renée Grimaud et Bruno Colliot, éditions Ouest France, 2014
Atlas historique du Grand Lyon, Formes urbaines et paysages au fil du temps, André Pelletier, Charles Delfante, Libris, 2004
Lyon antique, (guides archéologiques de la France), sous la direction d'Armand Desbat et Hugues Savay-Guerraz, édition du Patrimoine Centre des monuments nationaux, 2012

Ouvrages thématiques :

La construction romaine, Jean-Pierre Adam, édition A. et J. Picard, 2011
Le théâtre romain et ses spectacles, Jean-Claude Golvin, Lacapelle-Marival, éditions Archéologie Nouvelle, 2013
L'amphithéâtre romain et les jeux du cirque dans le monde antique, Jean-Claude Golvin, édition Archéologie Nouvelle, 2012
Les aqueducs romains de Lyon, Jean Burdy, Messimy, édition Laraire, 2012
*L'enfant en Gaule romain*e, Gérard Coulon, édition Errance, 2004
La société romaine, Paul Veyne, édition Errance, Point Histoire, 2001

Ouvrages jeunesses :

Rome et l'empire romain, Francis Dieulafait, édition Milan jeunesse-les Encyclopes-, 2003
Une ville romaine, Conrad Mason, édition Usborne, 2014
Des gaulois aux gallo-romains, Gérard Coulon, édition Gallimard-Les yeux de la découverte-, 2008
La Gaule romaine à petits pas, Oliver Blin et Benjamin Lefort, coédition Actes Sud junior et l'INRAP, 2012
Les voyages d'Alix, Lugdunum, Gilbert Bouchard et Jacques Martin, édition Casterman, 2009
Larousse junior de la mythologie, ouvrage collectif, 2011
Le feuilleton d'Ulysse. La mythologie grecque en cent épisodes, Murielle Szacc et Sébastien Thibault, Bayard éditions, 2015.
16 Métamorphoses d'Ovide, adapté par Françoise Rachmuhl et Frédéric Sochard, édition Flammarion jeunesse, 2010

Copain de l'archéologie, Francis Dieulafait, éditions Milan, 2014

L'affaire Caius, Henry Winterfeld, édition Livre de poche jeunesse, 2014